

Symptômes d'une Amérique en perdition

Pierre Barrette

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2008). Symptômes d'une Amérique en perdition. *24 images*, (140), 40–41.

Symptômes d'une Amérique en perdition

par Pierre Barrette

Les grandes séries de fiction états-uniennes, jusqu'au milieu des années 1980 au moins – on pense à *Bonanza*, *Hawaii 5-0*, *Mission impossible*, *Wonder Woman*, *La femme bionique*, *L'homme de six millions*, *Macgyver* parmi d'autres –, constituaient les radiographies ô combien probantes d'une nation certes traversée par moult incertitudes, mais confiante néanmoins en son rôle de leader dans un monde dont les frontières géographiques aussi bien que morales étaient on ne peut plus claires, le contexte particulier de la guerre froide favorisant comme on le sait un manichéisme souvent élémentaire. On savait toujours alors qui étaient les bons, et même si les méchants ne portaient pas nécessairement avec évidence les stigmates de leur appartenance au bloc de l'Est, à coup sûr, leurs allégeances et leurs valeurs étaient celles de « l'ennemi ». Il suffit de constater avec quelle bonne conscience les héros de ces séries s'engageaient dans leurs missions, habités des certitudes d'une Amérique toujours aussi droite que l'Empire State Building s'élevant dans le ciel de New York, pour comprendre que c'était toujours l'idéologie de la prédestination – selon laquelle l'Amérique doit montrer la voie au reste du monde – qui en portait l'écriture. À une époque où le cinéma, après la littérature, commençait pour sa part à témoigner des failles du système – il faut voir quelle charge contre la guerre du Vietnam contiennent les sur-westerns de Peckinpah, par exemple –, la télévision est longtemps restée ce chantre enthousiaste des destinés de l'empire, à la solde d'une vision outrageusement optimiste de l'état du monde.

Une nation qui a perdu ses repères se cherche de nouveaux héros

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les choses ont bien changé. La guerre du Golfe, les attentats du 11-Septembre, la guerre en Irak semblent avoir miné le moral des troupes, et les grandes séries télévisées se font désormais le miroir d'une déprime ressentie comme

Les grandes séries actuelles témoignent éloquentement du piètre état de l'empire, à commencer par l'image que se font de leur nation les citoyens des États-Unis.

une onde puissante qui ébranle jusqu'à la capacité même de la nation à se représenter positivement elle-même. La série *Lost* atteste mieux que toute autre cet inconfort. La petite société qui réapprend à s'organiser après le choc d'un écrasement d'avion rappelle à plus titre le Robinson de Defoe, dont la tâche était d'ordonner le chaos et de civiliser la nature. Sauf qu'ici, la donne est bien différente : c'est une communauté entière qui échoue sur l'île déserte, et à ce titre les défis qui l'attendent concernent avant tout la question du *leadership*. Qui prendra les décisions ? Qui s'avèrera assez fort pour montrer aux autres la direction à suivre ? Entre Jack, médecin rationnel, et John, miraculé qui croit au pouvoir spirituel de l'île, le choix est celui, on ne peut plus classique, du pragmatisme et de la foi dont on sait par ailleurs qu'elle a largement contribué à donner son caractère particulier aux États-Unis, terre où une religion est même née de la synthèse improbable de la science et de la foi (la scientologie, à laquelle plusieurs acteurs de Hollywood ont adhéré ces dernières années). Mais alors que les héros d'hier incarnaient la toute-puissance d'une technologie salvatrice (les membres bioniques de l'homme de six millions ou de sa contrepartie féminine, l'inventivité d'un Macgyver, toutes les promesses de la science contenues dans *Star Trek*) ou l'ethos imperturbable lié à une croyance et à un enrancement (le père de la famille Ingall de *La petite maison dans la prairie*, réincarné – sans surprise ! – en ange dans la série *Highway to Heaven*), les deux leaders de *Lost* refusent la mission que tous voudraient les voir entreprendre : ils cherchent surtout à se sauver eux-mêmes, à réparer le lien brisé avec leur père, symptôme patent que quelque chose dans la filiation s'est cassé. L'Amérique à la recherche d'un avenir doit avant tout assumer les erreurs de son passé, semble clamer cette série phare, qui aborde par ailleurs – indirectement, il va sans dire – les thèmes du complot, de la

torture de soldats irakiens, des chances ratées de l'écologisme, et bien d'autres...

Dans un tout autre registre mais profitant manifestement des mêmes turbulences qui secouent le pays, la série *Heroes* évoque elle aussi la crise de leadership, mais elle le fait en proposant que tout un chacun peut être « appelé » à devenir responsable du destin de la nation, possiblement contre son gré là aussi, et malgré un individualisme jugé malsain. Car les héros du titre, êtres qu'une évolution génétique particulière a dotés de dons « supranaturels », n'ont pas choisi leur destinée, ce sont des « élus » – la prédestination, ici encore – qui devront décider s'ils se rangent du côté du bien ou de celui du mal. Le problème, c'est que rien au départ ne permet de distinguer les bons des méchants ; l'une des propriétés de Sylar, sorte de tueur en série qui arrive à s'approprier des dons de ceux qu'il tue, est justement de se métamorphoser à volonté, ce qui fait qu'à un certain point dans la série, on ne sait jamais si on a affaire aux véritables héros ou à un subterfuge de Sylar – incarnation du mal absolu. Cette réversibilité constante de la réalité en apparence trompeuse est encore renforcée par le fait que les seuls personnages qui incarnent les formes traditionnelles de l'autorité – un membre de l'élite politique new-yorkaise, un très riche homme d'affaires japonais ainsi que le représentant d'un organisme plus ou moins apparenté à la CIA – semblent en fait des hors-la-loi, ou à tout le moins les instigateurs d'un complot aux conséquences potentiellement désastreuses. À l'ère de la mondialisation et alors que l'armée américaine s'embourbe en Irak, après le choc du 11-Septembre et devant l'imminence d'une crise économique, le scénario de *Heroes* tend à discréditer massivement le travail des élites traditionnelles au profit du « pouvoir » des simples citoyens (une *cheerleader* adolescente, un policier en difficulté conjugale, un peintre plus



The Riches oppose l'américain moyen au monde des nouveaux riches.

ou moins marginal, une stripteaseuse, etc.), sommés en quelque sorte de mettre à profit leur « talent » pour le bien du plus grand nombre (et par voie de conséquence le salut de l'humanité...). On croirait par moments entendre un discours de Barack Obama...

Des dommages causés par les riches

Lost et *Heroes* sont deux émissions diffusées respectivement sur les grands réseaux ABC et NBC, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne nous ont pas habitués à la plus grande subtilité idéologique – mais peut-être est-ce plus difficile lorsque l'on vise des auditoires comptant autour de 15 millions de téléspectateurs hebdomadairement. En ce sens, le sous-texte qu'elles contiennent marque de manière assez décisive une sorte d'unanimité chez nos voisins du sud contre un état de choses jugé éminemment problématique. Les chaînes câblées (HBO, Showtime, Fx en particulier), surtout depuis quelques années, proposent de leur côté des fictions souvent plus complexes et plus ouvertement critiques. *Les Sopranos*, pour revenir sur l'émission la plus souvent citée, constituent en ce sens une puissante métaphore de l'Amérique républicaine, dominée

par l'immoralité, l'appât du gain et pétrie de violence, mais d'autres séries récentes confirment cette impression persistante que de la fiction télévisée émane un profond malaise, notamment en ce qui concerne la nouvelle distribution de la richesse. Dans *The Riches*, justement, les auteurs opposent une vision traditionnelle, *folk*, de l'Américain moyen – vivant au sein d'une communauté tissée serrée, construite autour de traditions plus ou moins archaïques mais familiales et « vraies » – au monde des nouveaux riches, rassemblés dans des *gated communities* cyniquement refermées sur elles-mêmes. Le destin des Malloy, famille d'arnaqueurs qui usurpe l'identité d'un de ces couples très à l'aise, illustre avec beaucoup de mordant ce passage d'un monde à l'autre qui caractérise notre époque.

Mais c'est probablement la série *Damages* qui va le plus loin dans la dénonciation implicite de ces nouvelles règles du jeu. La série se présente au départ comme une fiction sur fond d'enquête judiciaire (*legal drama* est le nom du genre en anglais) assez classique, avec au centre de son intrigue une poursuite entreprise par la firme d'avocats dirigée de main de fer par Patty Hewes (Glenn Close) contre un important financier, soup-

çonné d'avoir trempé dans un délit d'initiés, intrigue qui n'est pas sans rappeler les récents scandales qui ont éclaté dans le monde des affaires. La populaire émission *LA Law* et avant elle d'autres séries à peu près similaires ont habitué les téléspectateurs à la formule des procès scénarisés comme des combats rhétoriques, la cour se transformant invariablement en une espèce d'arène de boxe où la justice doit finir par triompher. Mais *Damages* inverse complètement le processus : le procès n'a jamais lieu, et c'est sur le terrain des jeux de coulisses et de l'intimidation que semble se négocier une apparence de justice, qui est en fait le triomphe accordé à celui – à celle – qui saura adopter les tactiques les plus véreuses, tant du côté des avocats que de celui des financiers.

L'impression qui reste du visionnement de cette série très forte à tous points de vue est que les puissants de ce monde – l'establishment financier, le pouvoir politique, le système de justice – forment ensemble une manière de coalition occupant un lieu qui se situe résolument au-delà du bien et du mal. Les récents déboires de Wall Street – la réalité rattrapant la fiction – font un écho particulièrement congruent à ce brutal constat. ■